

OLIVER ROHE

Chant balnéaire

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2023

*Comment pourrions-nous chanter un cantique
du Seigneur en terre étrangère?*

Psaume 137.4

Pour la rédaction de cet ouvrage, l'auteur a bénéficié d'une bourse
décernée par le **CNLF** et d'une Mission Stendhal.

© Éditions Allia, Paris, 2023.

Pour Roxane

J'arrive à la station balnéaire.
C'est l'automne.
Le vent arrive de la mer.
Personne dans les allées.
Les piscines sont vides.
Les terrains crevés d'herbes folles.
Les blocs de bungalow sur le chemin sont vacants,
désertés du spectre de leurs anciens occupants, revenus
dans leur béton d'origine.
Les structures de loisirs sont vaines.
La station balnéaire est plus morte à l'automne que
Beyrouth Ouest un jour de combats.

Je ne sors pas du réduit. Il sent la corruption marine
et l'insecticide. Rien ne bouge à travers la baie vitrée.
Rien que des lambeaux de nuages blancs et des feuilles
de palmiers. Je ne veux pas aller dehors. Je ne veux pas
consentir à la station balnéaire plus morte à l'automne
que Beyrouth Ouest un dimanche de combats.
Je m'enlise dans la chauffeuse tandis que ma mère et
ma sœur ne cessent de bouger.
Ma mère partie en chasse me trouve une place dans
une école de la région. Il ne faut pas perdre une année
scolaire de plus.
Je suis d'une immobilité invincible. Mes yeux sont rivés
sur la bonde de la salle de bains. À travers le ballet
incessant de leurs jambes. Près de la bonde, dans le
giron du trou, je reste au contact de voies souterraines
qui me relie à notre ancien appartement. À celui que

je suis chargé d'éliminer si je veux un jour aller dehors,
me jeter dans les équipements dépeuplés de la station
balnéaire.

Une école catholique, sur une colline de conifères, afin
de ne pas manquer une année scolaire de plus.

Se représenter la perte d'une année scolaire demande
un sens de la durée et une capacité de projection dans
l'avenir dont je suis complètement dépourvu.

Je n'ai pas l'intelligence du temps.

La guerre m'a libéré des horloges.

C'est à une liquidation qu'appelle la station balnéaire
et il est trop tôt pour passer à l'acte.

La liquidation de soi.

Dans l'attente que l'acte ne vienne jamais je regarde la
bonde, je parle à la bonde.

Ils sont trois sur les marches et je suis orphelin de mes
chiens.

Des tauliers, des visiteurs, des intrus fauflés sous les
grillages, montés par les rochers.

Trois mecs, en haut de l'escalier.

Jactant,

se taisant.

Les jambes du dernier se soulevant exprès pour mon
passage.

Je ne tombe pas quand je trébuche.

Je ne me retourne pas.

Je dis rien.

Dans mon silence éclate la substance tiède, la subs-
tance visqueuse, d'un crachat raclé du fond de la gorge,
remonté en deux trois voyages dans la bouche, expulsé
d'un souffle sec sur ma nuque.

Là-haut dans la pinède, en surplomb de la mer, niche
le béton qui retient les années scolaires de se perdre.

L'enfant admis dans le béton apprend à vivre et penser
selon l'Évangile, selon l'exemple de la Sainte Vierge.

Les Frères sont le relais de l'Évangile dans les pro-
grammes scolaires.

Les maîtres administrent en leur nom les matières aux
enfants.

Le Préfet les gouverne.

Le Préfet descend de l'Évangile par l'entremise des
Frères.

Je ne dors pas quand elles dorment.

Je suis l'homme dans cette maison.

C'est ma mère qui l'a dit.

Tu as treize ans.

Quand ma mère et ma sœur dorment sur la partie
du canapé-lit que je leur concède, en tant qu'homme
du bungalow, leurs jambes nues s'entremêlent dans
le chuintement des draps, elles n'entendent rien au
tourment des vagues qui viennent de loin, de plus loin
que Chypre, pour s'abolir contre la jetée de la station
balnéaire.

L'eau ne meurt pas.

L'eau s'élève dans le ciel faute de crever et enjambe
les rochers, elle s'effondre en cascades sur les grillages,
l'allée goudronnée, les terrains en jachère.

L'eau recommence.

Les structures sont englouties de rivières quand elles
dorment. Les rivières rampent et se divisent, elles
s'étendent sur les pelouses où elles stagnent et coulent
partout ailleurs dans les égouts. Le travail des canalisa-
tions inondées s'ébruite à travers la bonde. Il me vient

d'elle une odeur de rouille et de matières décomposées au sein de laquelle je m'endors.

Dans le béton catholique qui est une des scènes de l'acte, où l'acte doit se dérouler, je suis les lèvres dont sort la louange. Je regarde ce que j'entends et je singe ce que je vois. Aucun cours d'aucune discipline n'est intelligible sans la bénédiction de la Vierge. L'instituteur le répète. Tant que Marie n'est pas saluée dans les règles par l'ensemble de la classe, l'apprentissage ne peut pas commencer. Je dois réciter les paroles en entier pour que l'instituteur administre sa discipline aux élèves impatients de la recevoir. La louange occupe toutes mes pensées dirigées vers l'imitation de la louange.

L'hiver est dans l'automne. Ma mère tape de l'argent à quelqu'un pour nous agrandir dans un bungalow studio au rez-de-chaussée du Bloc A. Le Bloc A est le bloc originel, le fondement de tous les autres, le bloc par où entrer dans le dépaysement de la station balnéaire. La ville en guerre s'immisce dans mon dépaysement quand brille devant mes yeux l'arme chromée sur la hanche du responsable de sécurité.

Il porte une barbe bien taillée, des jeans clairs, serrés aux cuisses, une paire de Santiags en peau de lézard. Il s'appelle Joseph. Quand Joseph se met à courir vers l'escorte qui l'attend dans une berline aux vitres teintées, devant l'accueil du Bloc A, il court avec une main posée sur la hanche, par-dessus la veste d'aviateur, pour retenir la bosse de quitter son jean.

Dans la salle de bains du studio, il existe une bonde reliée à la bonde du premier bungalow par un réseau de galeries souterraines. Je la repère sur-le-champ.

Le ramassage scolaire me dépose sur le bord de l'autoroute.

Il y a une poignée d'ouvriers pakistanais qui guettent le moment idéal pour surmonter leur peur d'être accidentés.

Ils travaillent dans le Bloc H, le bloc en formation, à cause du ciment sur leur visage.

Quand ils trouvent au fond de leur caractère l'audace de traverser, les yeux fermés je traverse dans leur sillage. Sur le sommet de la pente escarpée je m'arrête un instant tandis que les ouvriers continuent de descendre en sandales de caoutchouc vers les rudiments du Bloc H. Les voitures dans mon dos filent en direction de Beyrouth Ouest. La ville s'annonce sans cesse mais ne vient jamais. Elle se contente de dépêcher ses reflets et ses matières décomposées.

Je descends la pente à mon tour et les Pakistanais là-bas s'enfoncent dans les nuages de ciment. Je contourne sur ma gauche l'église maronite où, en tant qu'homme orthodoxe, tu ne devras jamais aller prier, j'emprunte la ruelle en épingle et m'arrête un instant devant les rails crevés d'herbes folles.

À l'autre bout du terrain vague, en face, l'escorte de Joseph est dans la berline noire.

J'enfile le sentier étroit au-dessus des rails.

Je continue de marcher vers l'inconnu dans le bruit décroissant des bétonnières pakistanaises, je m'éloigne sans laisse, sans couvre-feu, jusqu'à rencontrer la frontière naturelle de la station balnéaire ennemie. Je ne guette aucune audace dans mon caractère quand je rebrousse chemin et détale dans le sens de la musique pakistanaise. La berline noire est toujours en faction devant le Bloc A.

Je ralentis.

Je suis de nouveau le sentier étroit.

Je longe les rails qui disparaissent un temps sous le goudron écrasé de la route côtière et réapparaissent plus loin, plus près de la mer, dans un champ sauvage. La centrale électrique dressée au milieu des herbes folles marque la limite physique du monde autorisé. Ses deux cheminées à rayures sont un vieux phare.

Je répète dans mon vaste dépaysement le parcours qui vient d'être tracé. C'est la somme de mes trajectoires ancestrales, le décalque de mes déplacements urbains. C'est une prière à la ville. Je la répète jusqu'au couvre-feu pour déjouer l'acte qui est en train de se passer.

Le préfet en chaussures vernies, il passe en revue les effectifs de l'école tandis que les premières notes de l'hymne national couvrent le bruit de ses talons dans la cour d'honneur.

Le drapeau entame son ascension manuelle.

Le préfet se meut parmi les enfants ajustés en colonnes et chantant la patrie à tue-tête. Il tend l'oreille au hasard, il inspecte la vérité des strophes sur nos lèvres, il gouverne.

Le drapeau est au tiers de son envol.

Je chante juste, le voisin à droite chante juste.

Il continue de gouverner.

Là-bas il se retourne pour détailler une colonne qu'il a feint de négliger et après il avance de dix mètres camouflé dans le poème et il se met subitement sur la pointe des pieds pour surprendre les enfants tout au fond dans la diagonale sud. Je ne le vois plus.

Il n'est plus là.

Je ne vois plus ses chaussures.

Le drapeau commence à flotter.

Le préfet revient dans la musique à temps pour la dernière strophe, il revient au pas de charge et il envoie de toutes ses forces un coup de pied dans un enfant. L'enfant est plus débraillé à terre que debout.

Il hurle à l'intérieur de sa tête rouge.

Il fouille des deux mains dans ses fesses, il cherche dedans l'épicentre de la douleur tandis que l'épicentre termine de hisser le drapeau avec d'autres enfants.

Pour les fêtes ma mère vend des boucles d'oreilles et une bague à un voleur qui les achète pour que dalle.

Il est arménien mais voleur.

Il sait que les bijoux valent trois fois plus.

Les Arméniens dans la vie ne sont pas tous des musiciens et des bijoutiers honnêtes. Ils ne sont pas toujours unis entre eux.

Ton grand-père, lui, était un grand tailleur, paix à son âme, un tailleur honnête.

Il a habillé des présidents de la République, des ministres, des hommes d'affaires importants.

Il savait camoufler leurs malformations.

Il a habillé le Shah d'Iran.

Le grondement arrive dans le bungalow.

Le sol tremble et me contamine.

Un grondement chronique, profond, à peine amorti par la distance qui nous sépare de l'autoroute.

C'est la douleur ancestrale du goudron écrasé par les chars.

Les deux se réveillent dans un même halètement barbare. Leurs jambes nues se détachent à cause des vibrations dans le sol. Elles se lèvent et s'habillent sans